

Maria Podraza-Kwiatkowska

Salomé et l'Androgyne : misogynie et émancipation de la femme

Literary Studies in Poland 7, 7-25

1981

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Articles

Maria Podraza-Kwiatkowska

Salomé et l'Androgyne Misogynie et émancipation de la femme

Sur les illustrations d'Aubrey Beardsley, Salomé est représentée d'une manière stupéfiante; avec ses cheveux noirs entortillés dans des entrelacements serpentins moderne style, elle rappelle la méduse; elle regarde fixement la tête de st Jean qu'elle tient dans ses mains à la hauteur de son visage, ou, dans une autre version, elle considère satisfaite le tête posée sur un plateau.

Le vieux thème biblique a été repris au XIX^e siècle pour des raisons diverses. L'une d'elles, c'étaient les valeurs esthétiques suggérées par la réalisation de ce sujet: la possibilité de tirer parti des valeurs du riche costume, de l'or, des pierres précieuses. Ces valeurs jouaient un rôle peu banal dans la représentation de la fille d'Hérodiade par Gustave Moreau, par Mallarmé, de Banville, Flaubert. Beardsley, qui cependant n'avait pas renoncé à l'élément décoratif, visait principalement autre chose: faire apparaître le démoniaque de Salomé. A partir de 1880 à peu près, Salomé devient en effet dans la littérature et dans l'art, comme le constate le connaisseur du sujet Hugo Daffner, le concept d'un certain genre de femmes (*Gattungsbegriff*)¹.

Le thème ainsi entendu de la fille d'Hérodiade est porté à son apogée dans *Salomé* d'Oscar Wilde (1893): la femme-destructrice, la meurtrière de ceux qu'elle aime. Et c'est cette pièce d'Oscar

¹ H. Daffner, *Salome. Ihre Gestalt in Geschichte und Kunst*, München 1912, p. 300. Parmi l'immense quantité d'études sur Salomé dans l'art et dans la littérature, on remarquera particulièrement celle de M. Décaudin, *Un Mythe «fin de siècle»: Salomé*. „Comparative Literature Studies”, 1967, vol. IV, n^o 1–2.

Wilde justement qu'avait illustrée Aubrey Beardsley. Salomé-mante². Telle est Salomé de Hermann Sudermann («Nous tuons quand nous aimons»), telle Salomé des *Hymny (Hymnes)* de Kasprovicz; c'est ainsi que Des Esseintes voit la fille d'Hérodiade sur le tableau de Gustave Moreau, dans le roman connu de J. K. Huysmans *A rebours*:

La Bête monstrueuse, indifférente, irresponsable, insensible, empoisonnant, de même que l'Hélène antique, tout ce qui l'approche, tout ce qui la voit, tout ce qu'elle touche³.

C'est d'après ce modèle qu'agit Basilissa Théophano dans le drame de Miciński, quand elle fait couper la tête de Nicéphore qu'elle aimait.

De Salomé il n'y a qu'un pas jusqu'au vampire. Fasciné par le tableau de Munch *Le Vampire*, Przybyszewski décrit de la sorte la femme qui y est représentée:

[...] elle a enfoncé ses dents aiguës dans la nuque de l'homme, inondé son visage du sang de ses cheveux rouges, enlacé sa tête de son bras fort [...] et elle étrangle, et elle mord – mord⁴.

Dans le roman de Tetmajer *Aniol śmierci (L'Ange de la mort)*, Rdzawicz peint aussi un tableau intitulé *Le Vampire*. On n'y peut rien, le tableau a été composé dans le style de l'époque: dans un pré aux couleurs d'automne est étendu un homme en manteau gris, près de lui une femme nue suce de sa gorge le sang. Il est question de la femme vampire dans un roman de W. S. Reymont sous le même titre, et dans *Próchno (La Vermoulure)* de Berent, et dans *Mocny człowiek (L'Homme fort)* de Przybyszewski.

Salomé, vampire. Ces symboles s'accompagnent des symboles des femmes définies comme bêtes de luxure. C'est ainsi qu'est présentée chez Kasprovicz la pré-mère Eve:

Nie patrz, gdzie siadła jasnowłosa Ewa
wygnana z raju na wieczysty czas,
mająca zbrodnie u swych białych stóp.

² Sur le conditionnement biologique de l'imagination créatrice de mythes dans le contexte du problème de la peur de la femme, cf. R. Caillois, *La Mante religieuse*, [dans:] *Le Mythe et l'homme*, Paris 1958.

³ J.-K. Huysmans, *A rebours*, Paris 1965, p. 86.

⁴ S. Przybyszewski, *Na drogach duszy (Sur les sentiers de l'âme)*, Kraków 1902, p. 47.

wieczyste żarta płomienną żądzą
winy i grzechu...

[Ne regarde pas où s'est assise Eve aux cheveux clairs / chassée du paradis pour l'éternité / trainant les crimes à ses pieds éclatants, / éternellement rongée par la passion enflammée / de la culpabilité et du péché...]

(*Dies irae*⁵)

Ici, Eve est la maîtresse de Satan. D'autres écrivains ont évoqué sa maîtresse apocryphe Lilith. Rémy de Gourmont, l'auteur de toute une galerie de femmes-bêtes, lui a dédié un poème dramatique. Sur elle ont écrit Dante Gabriel Rossetti, Stanisław Przybyszewski, Antoni Lange, Juliusz German.

Ne manquent pas non plus, enfin, les références à un autre symbole horrifiant: la déesse phénicienne Astarté. Pierre Louÿs lui a consacré 25 petits poèmes, Przybyszewski répète à deux reprises la prière qu'il lui adresse (*Requiem aeternam, Androgyne*). Kasprowicz la mentionne dans son *Dies irae*, Berent dans *Próchno*, Waclaw Wolski dans le volume *Mare tenebrarum*.

Les Diaboliques – le titre du livre de Barbey d'Aurevilly, est un terme bien choisi pour désigner le type de femme-démon; type caractéristique de l'oeuvre plastique de Félicien Rops (l'illustrateur des *Diaboliques*), Munch, Vigeland, de tous ceux qu'on appelait les «satanistes». De telles femmes démoniaques justement célébraient dans la littérature les rites sataniques, surtout les messes noires: madame Chantelouve de *Là-Bas* de Huysmans, Zolima de *Nietota* de Miciński, Daisy du *Vampire* de Reymont.

Et enfin – toute une légion de femmes vampires-mantes-diablasses, détruisant, pour des motivations différentes, leurs partenaires mâles en les enfermant dans les maisons de fous, en brûlant les manuscrits de leurs travaux scientifiques, en les soumettant à la torture sur la croix pour avoir un modèle pour le tableau. Rappelons uniquement: *Le Père* de Strindberg, *Hedda Gabler* d'Ibsen, *Trois légendes sur le crucifix* de Jules Zeyer, *Histoires magiques* de Rémy de Gourmont, *Syk Kjaerlighet (L'amour morbide)* de Hans Jaeger, *Basilissa Théophano* de Miciński, *Aszantka (L'Achantie)* de Perzyński,

⁵ J. Kasprowicz. *Hymny (Hymnes)*. Je cite d'après l'édition: J. Kasprowicz, *Dziela wybrane (Oeuvres choisies)*, ss la dir. de J. J. Lipski, vol. 2, Kraków 1958, p. 10.

Karykatury (Caricatures) de Kisielewski, *Aniol śmierci* de Tetmajer, *Świat się kończy (Le Monde finit)* de Kasprówicz, *La Bestia* de Jerzy Żuławski, les vers de Briusov, etc., etc.

Le cortège infernal de la force destructrice personnifiée dans la femme semble nous écraser comme dans la vision de Przybyszewski :

Subitement toutes ces têtes commencèrent à émerger : il voyait des bras tendus vers lui, les figures descendaient, se confondaient, sautaient des murs, se jetaient sur lui ; rire infernal, ricanement, pleurs, gémissement, cris effrayants et hurlements glapissants⁶.

D'où cet horrifiant cauchemar féminin ? A sa source se trouverait-il l'effroi ?

*
* *

La misogynie existait de temps immémoriaux. Cependant son paroxysme dans la littérature et dans l'art des dernières décades du XIX^e siècle est si manifeste qu'il semble utile de tenter un essai d'explication de ses sources cachées. Citons d'abord celles auxquelles on est parvenu plus tôt, et d'autres aussi dont cependant nous n'allons pas nous occuper de près dans cette esquisse.

Ainsi il convient avant tout de rappeler la philosophie. Schopenhauer, Edouard Hartmann et Nietzsche, les trois philosophes qui ont le plus influencé la littérature de la fin du XIX^e siècle, étaient des adversaires résolus des femmes. La chose est connue, inutile donc de lui consacrer beaucoup de place ici. On doit surtout souligner l'influence très nette de la théorie fataliste de l'amour d'Arthur Schopenhauer, amour entendu comme une soumission totale à la volonté de l'espèce.

On ne saurait par ailleurs négliger l'influence des intérêts des psychiatres de ce temps : Charcot étudiait à ses séminaires les causes de l'hystérie des femmes, on voyait paraître une immense quantité d'ouvrages sur la perversion sexuelle. Ignacy Matuszewski attire entre

⁶ S. Przybyszewski, *Androgyne*, Kraków 1900, p. 29.

autres l'attention sur la revue spéciale: „Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen”⁷.

Le mouvement spiritiste, très développé dans la seconde moitié du XIX^e siècle (notamment la Theosophical Society de Helena Blavatsky), confinant parfois au satanisme et à la magie noire, a rappelé que «le génie vit non dans l'empire de la Mère mais dans celui de la sorcière»⁸.

Importants étaient les conditionnements sociologiques. Le nom de «homme de lettres», «artiste-peintre», devient à l'époque de plus en plus un terme désignant une profession, à l'égal du tôlier ou de l'instituteur. Une profession ne donnant cependant aucune sécurité matérielle; de plus en plus rare était la fortune personnelle, le mécénat des gens riches finissait, l'idée des unions d'écrivains n'était pas encore née. Dans cette conjoncture, surtout dans les pays moins riches, fonder une famille c'était s'attacher un boulet aux pieds, la femme-épouse se muait en force maligne s'opposant aux inclinations nomades de l'artiste, forçant à un travail stable, aux obligations, détournant de la création.

Les aigles doivent prendre leur envol très haut au-dessus de la terre, loin des affaires journalières. Pour un vrai artiste, la femme est un démon malin, destructeur, elle est son vampire.

C'est en ces termes qu'écrivait Reymont. Et encore une citation de *Próchno* de Berent⁹:

Et ne te lie pas avec l'animal, ne te lie pas, jeune homme, car, quand il aura tout sucé de toi, il se glissera une nuit comme un chat dans ton lit et là, sur le cou, il mordra à la grande veine et s'abreuvera de ton sang jusqu'à la toute dernière goutte. Un tel monstre s'appelle épouse...

Sans négliger le moins du monde toutes ces causes supposées, énoncées plus haut, de la misogynie dans la littérature de la seconde

⁷ I. Matuszewski, *Slowacki i nowa sztuka (modernizm). Twórczość Slowackiego w świetle poglądów estetyki nowoczesnej. Studium krytyczno-porównawcze (Slowacki et l'art nouveau (le modernisme). L'oeuvre de Slowacki à la lumière des idées de l'esthétique moderne. Etude critique et comparée)*, Warszawa 1904, p. 378.

⁸ G. R. Hocke, *Manierismus in der Literatur. Sprach-Alchimie und esoterische Kombinationskunst*, Hamburg 1959, p. 240. Przybyszewski parlait des «nymphomanes» anglaises écrivant dans des revues sataniques des litanies et des prières à Satan (*Na drogach duszy*, p. 76).

⁹ W. S. Reymont, *Wampir (Le Vampire)*, Warszawa 1950, p. 192; W. Berent, *Próchno (La Vermoulure)*, Warszawa 1956, p. 21.

moitié du XIX^e siècle, l'auteur de cette esquisse désire attirer l'attention sur une autre cause encore, à son sens très importante. Elle voit notamment cette cause dans le mouvement d'émancipation des femmes, qui connaît à l'époque un essor violent.

*
* *

Les tendances féministes avaient existé à toutes les époques et dans toutes les sociétés. On ne saurait cependant ne pas remarquer de différence entre des manifestations isolées et le mouvement collectif, organisé, d'une large extension dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'émancipation des femmes, qui a abouti à la reconnaissance de leur égalité en droits. La question «femme» devient en ce temps un des problèmes centraux; impossible de passer outre. Il provoque des discussions acharnées dans la presse, au sein des sénats académiques, dans les parlements; il engage les partis politiques, il devient le sujet des sermons à l'église, il s'infiltré dans les conversations, il modifie même, qu'on le veuille ou non, le mode de pensée jusque-là en place.

Dans les rues sautent aux yeux à faire peur «les épouvantails ébouriffés d'étudiants, empaillés de la phraséologie désordonnée empruntée à Mill»¹⁰. Bah, même dans les foyers bourgeois jusque-là calmes commence le ferment. Les épouses dociles, comblées de bien-être, commencent à considérer avec mépris, au nom de slogans entendus quelque part sur l'égalité en droits des femmes, leurs maris surmenés qui «ne les comprennent pas». Les filles cependant suscitent le plus d'embarras: elles s'arrachent au pouvoir despotique des pères de famille, désireuses de liberté, d'indépendance financière, de possibilité de faire des études. Le système d'éducation des jeunes filles jusque-là en place, visant à «attraper un mari», ne fait plus ses preuves. Nombreux sont les fugues, les scandales, les situations tragiques. Le modèle de la famille et des mœurs en vigueur, fondé sur l'hégémonie de l'homme, est ébranlé. Qui plus est, la nouvelle se propage que cette hégémonie n'a pas toujours existé: les sciences

¹⁰ W. Wołski, *Wzloty na Parnas. Profile duchowe poetów współczesnych (Envols vers le Parnasse. Profils spirituels des poètes contemporains)*, Warszawa 1901, p. 38.

sociologico-ethnographiques (Morgan, Bachofen) soufflent un mot dangereux: le matriarcat.

Le problème de l'émancipation de la femme pénètre dans la littérature comme un des éléments d'opinion. Mais pas seulement. Il s'infiltré aussi – et c'est pour nos considérations le plus important – dans le subconscient des créateurs, influant sur le genre des réalisations symboliques. Celles-ci expriment les obsessions dont ces mêmes écrivains ne se rendaient pas toujours compte, quand ils empruntaient la misogynie des philosophes préférés ou les anciens symboles sataniques des femmes-démons.

Combien éloquent est le fait que la représentation misogynno-démoniaque de la femme caractérise surtout les écrivains scandinaves (avec lesquels était lié l'écrivain polonais Stanisław Przybylski). Or justement la Norvège, la Finlande et la Suède étaient, après l'Amérique, les pays où le mouvement féministe connaissait le plus fort développement, où furent atteints le plus tôt les résultats dans le domaine de l'égalité en droits. En Norvège, ces aspirations émancipatrices, proclamant l'amour libre et les droits égaux dans l'amour, sont même parvenues à un certain moment (les années quatre-vingt) à une exagération extrême: on pense ici à la fameuse bohème de Christiania avec Hans Jaeger en tête.

Il y avait donc bien de quoi s'effrayer, surtout qu'aux affaires de famille et de mœurs se sont ajoutées d'autres, non moins importantes. Le mouvement émancipateur en effet c'est avant tout la lutte pour l'accès aux études supérieures, pour le droit au travail, pour le droit de vote et d'éligibilité. L'homme se voyait confronté à un nouveau concurrent contre lequel il se défendait jusque-là en général efficacement¹¹.

De nombreux cas de misogynie peuvent justement s'expliquer par cette crainte de la concurrence. Citons Auguste Strindberg qui a créé dans son oeuvre le type littéraire de la femme en question, la femme-vampire, la femme-mante:

Deux mille hommes travaillent sur leur propre perte en se vouant à la libération de la femme. L'émancipation de la femme, c'est priver l'homme d'emploi, c'est

¹¹ Cf. p.ex. les lois des siècles passés excluant les femmes des corporations artisanales, ce qui, comme l'affirment les spécialistes, a sapé l'industrie féminine. Sur ce sujet, voir entre autres M. Szeliiga [M. Loevy-Czarnowska], *Prąd feministyczny* (*Le Courant féministe*), „Życie”, 1897, n^o 3.

la misère de la classe masculine instruite, et c'est créer une classe féminine bisexuelle. Que les femmes conquièrent nos places, qu'elles fassent des essais inouis, qu'elles se libèrent des obligations familiales, qu'elles se révoltent même contre la maternité. Mais que dire des hommes qui ruinent les fondements de leurs propres forteresses? Auraient-ils perdu le sentiment de leur sexe? Leur instinct de conservation se serait-il anéanti au profit des femmes?¹²

Et voici ce qu'écrit sur l'émancipation Stanisław Przybyszewski qui se sert volontiers des symboles de Lilith, du vampire, d'Astarté: «l'homme est devenu faible, idiot, il veut hisser la femme à ses hauteurs intellectuelles»¹³.

La misogynie – soulignons-le une fois encore – est en général associée à l'attitude anti-émancipatrice. Il en était ainsi aussi bien chez Edouard Hartmann que chez Frédéric Nietzsche:

Assurément, parmi les ânes savants du sexe masculin, il ne manque pas de stupides partisans du féminisme et de corrupteurs des femmes, qui leur conseillent de renoncer à leur féminité et de copier toutes les sottises qui débilitent «l'homme européen», «la virilité» européenne, il ne manque pas de gens qui voudraient rabaisser la femme jusqu'au niveau de la «culture générale», la pousser même à lire les journaux et à faire de la politique. Ici et là on prétend même muer les femmes en libres penseurs et en hommes de lettres¹⁴.

Menace pesant sur le modèle de la famille et des mœurs, ou problème de la concurrence – ces questions sont faciles à déchiffrer, surtout dans l'optique d'aujourd'hui. Moins nettement conscientisée, une autre crainte encore s'attachait au problème du féminisme: la crainte de la vengeance de l'adversaire:

«Rassurez-vous!»: elle se vengera – oh, comme elle se vengera!¹⁵

C'est Przybyszewski. Et encore Tolstoï:

Et tout cela parce qu'on leur refuse des droits égaux à ceux de l'homme. Elles se vengent sur nos sens, en essayant de nous prendre à leurs pièges¹⁶.

¹² A. Strindberg, *Misogynie et Gynolatrie*, „Gil Blas”, 24 VII 1895. Cité d'après l'article: M. P., *Strindberg i kobiety (Strindberg et les femmes)*, „Przegląd Poznański”, 1895, n° 32.

¹³ Przybyszewski, *Na drogach duszy*, p. 77.

¹⁴ F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*. Texte établi par G. Colli et M. Montinari, trad. de l'allemand par C. Heim, Paris 1975, p. 179–180.

¹⁵ Przybyszewski, *Na drogach duszy*, p. 57.

¹⁶ L. Tolstoï, *Sonate à Kreutzer*, trad. du russe par E. Halpérine-Kaminsky, Paris [1906], p. 69.

La question de l'émancipation fait surgir une vision effrayante de la femme même chez des écrivains qui approuvent le principe de l'égalité en droits. J. A. Kisielewski (*W sieci – Dans les rêts*) laisse à la traditionnelle jeune fille de bonne famille *La Prière de la vierge* de Bądarzewska, avec les mots «Donne un mari, donne un mari». La nouvelle femme en revanche, la femme qui se libère, lui suggère les correspondants symboliques suivants, conformes évidemment à l'esprit de l'époque: la chevauchée des Valkyries – vierges blanches aux tresses flamboyantes de Wagner, ou encore le tableau de la lionne prise dans un filet.

*
* *

L'écrivain avait un concurrent dans son propre champ: l'invasion des femmes dans le domaine de la littérature est devenue particulièrement importante vers la fin du XIX^e siècle. Et – la chose mérite d'être soulignée – le nouveau concurrent était une surprise.

Au temps en effet où – comme il pourrait sembler – les femmes auraient dû apporter dans la littérature une sentimentalité encore plus profonde, une délicatesse plus raffinée encore et hyper-sensibilisée, une inclination encore plus poussée pour le tendre lyrisme, dans ce même temps justement elles créent une poésie déchaînée, conquérante, une poésie pleine de passion et d'emportement. Les femmes de lettres répudient en général le spleen, elles répugnent à toute sorte de théories quiétistes proclamant les mots d'ordre de «l'art pour l'art». D'une façon paradoxale, elles reconnaissent souvent pour leur maître Nietzsche. Le hasard a voulu qu'au temps de la lutte acharnée pour l'égalité en droits des femmes, les formulations de l'auteur de *Zarathoustra*, du genre: «Tu vas chez les femmes? N'oublie pas le fouet!» ou «Un homme profond [...] ne peut penser à la femme qu'à la manière d'un Oriental»¹⁷, tombaient dans le vide. En revanche, les femmes justement avaient relevé sa doctrine sur la volonté de puissance et sur la moralité «par-delà bien et mal» et surtout son avidité vitale.

¹⁷ F. Nietzsche: *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, trad. par H. Abert, Paris 1907, p. 93; *Par-delà bien et mal*, p. 177.

Feuilletons à titre d'exemple les annuaires de la revue cracovienne „Życie” (La Vie). Voici des fragments d'oeuvres féminines:

Czekam – ochotnik wieczny życia.

Niechaj skinie

Na mnie szal... Bachantek tyrsem...

[J'attends – éternel volontaire de la vie. / Tombe sur moi / La folie... le thyrses des Bacchantes...]

(M. Komornicka, *Nastrój – Ambiance*, 1897, n° 4)

Świat do mnie! do mnie należy!

Zdobywcy żądzę mam w sobie!

[Le monde m'appartient! n'appartient qu'à moi! / J'ai en moi la passion du conquérant!]

(M. Komornicka, *Bunt aniola – Révolte d'ange*, 1897, n° 7)

Życia mi tylko dajcie! dajcie szerokie pole

I drobnych trosk codziennych zerwijcie twardą sięć;

Puśćcie w świat, gdzie na czołach myśli się skrzą sokole,

By dźwignąć trud olbrzymi, coś kochać, czegoś chcieć!

[Donnez-moi seulement la vie! donnez une lice large / Et rompez des menus soucis quotidiens le dur filet; / Laissez partir dans le monde où, sur le front, les pensées de haut vol étincellent, / Pour supporter un effort immense, aimer et vouloir quelque chose!]

(A. M-ski [Z. Trzeszczkowska], *Nie módlcie się! – Ne priez pas!*, 1897, n° 2)

Les oeuvres écrites de la main masculine se présentent en revanche comme suit:

Wiem, myśmy pokoleniem niezdolnym do czynu

I próżno chcielibyśmy podnieść miecz do góry:

Woli naszej zabrakło ognistego płynu

I nie przebijem oka przez zbyt czarne chmury.

[Je sais, nous sommes une génération inapte à l'action / Et en vain voudrions-nous porter bien haut le glaive: / A notre volonté manque le philtre ardent / Et nous ne percerons pas de notre oeil les nuées trop sombres.]

(A. Lange, *Swemu pokoleniu – A ma génération*, 1897, n° 3)

Życia ogromne morze grzmi przede mną,

a ja na brzegu stoję zadumany,

lękam się nawet spojrzeć na bałwany,

oczy mam tylko w dal utkwione ciemną.

[La mer immense de la vie gronde devant moi, / et moi sur la rive je me tiens pensif. / je crains même de regarder les vagues houleuses, / j'ai les yeux fixés au loin, sur les ténèbres.]

(J. Kasproicz, «Życia ogromne morze...» – «La mer immense de la vie...», 1897, n° 9)

L'activité, la passion de la vie, le dynamisme de l'élément féminin n'ont pas échappé à l'attention des partenaires masculins. Ces valeurs étaient particulièrement incommodes pour les adversaires de l'émancipation qui, à la suite d'Edouard Hartmann et Frédéric Nietzsche, mettaient en valeur, en tant que caractéristique naturelle et invariable, l'activisme des hommes et la passivité des femmes. Aussi Otto Weininger attribue-t-il tout le mal à un affaiblissement momentané du «gonochorisme» (différences sexuelles) et à l'accroissement, tout simplement, des traits masculins chez les femmes¹⁸.

Un des héros de *Próchno* de Berent en donne une autre explication, pas physiologique celle-là :

Horror vacui... tu sais, docteur, dans la physique médiévale. Il faudrait ressusciter cette force pour expliquer les âmes contemporaines. Et la puissance des femmes aujourd'hui. Les femmes devenaient toujours puissantes quand les idées rabougrirent et les doctrines se desséchaient. Pour les temps et les hommes vivants, elles n'ont qu'une valeur de vivandières pendant la halte nocturne (p. 95).

Puisque les adversaires reconnaissent l'accroissement de «la puissance» des femmes comme un état de fait, quoi d'étonnant que celles-ci – admises d'ailleurs loyalement à collaborer dans les colonnes des périodiques – aient écrit par exemple de la façon suivante :

La solidarité mystérieuse du sexe distribue dans une proportion nouvelle à nos yeux la somme invariable d'énergie commune, composant une nouvelle harmonie. Des mains affaiblies des seigneurs le sceptre passe aux esclaves reposées¹⁹.

Les agressives militantes pour les droits des femmes obtiennent des femmes de lettres une aide sous forme d'œuvres présentant *expressis verbis* la question du féminisme. Qui plus est – et c'est pour nous le problème le plus important – les femmes de lettres empruntent aux œuvres de leurs collègues les épouvantails hyperboliques, des démons-mantes, et commencent à les arborer d'une manière menaçante. Le plus anodin est le «thyrse des bacchantes» extrêmement souvent exploité à l'époque, surtout dans la poésie féminine²⁰. Mais pas seulement lui.

¹⁸ O. Weininger, *Geschlecht und Charakter. Eine prinzipielle Untersuchung*, Wien – Leipzig 1903.

¹⁹ M. Komornicka, *Z księgi mądrości tymczasowej (Du livre de sagesse provisoire)*, „Chimera”, 1904, vol. VII, p. 340.

²⁰ Signalons ici les poètes françaises dites «bacchantes», dont Lucie Delarue-Mardrus et Renée Vivien.

Rachilde crée toute une suite d'effroyables personnages féminins spécialisés dans la cruauté (Nono, La Marquise de Sade). Même Orzeszkowa présente dans *Cham (Le Rustre)* la force féminine destructrice. Maria Komornicka, qui ressentait avec une intensité extrême l'hégémonie spoliatrice des hommes, crée passionnément des situations à rebours: des types forts, despotiques, de femmes s'acharnent dans ses oeuvres contre leurs partenaires faibles, aux inclinations masochistes. Le motif de la mante religieuse apparaît *expressis verbis* chez Komornicka: «Albowiem była jako skorpiony, które zabijają, kochając» (Elle était en effet tels les scorpions qui tuent en aimant)²¹.

Ainsi les étudiantes braves, surmenées, souvent débraillées, la «génération héroïque» pour employer les termes de Jan Hulewicz²², ces femmes et jeunes filles qui viennent occuper les postes des hommes, le plus souvent pour des raisons économiques, toutes ces différentes Julka (J. A. Kisielewski) et Janka (Zapolska), qui perdent pitoyablement leur enjeu dans la partie qui se jouait pour la liberté personnelle, se muaient dans la littérature en femmes-démons, femmes-bêtes. C'est que c'étaient bien elles qui avaient déchaîné – ou c'est en leur nom qu'avait été déchaînée – une lutte qui commence à effrayer par les dimensions qu'elle prend. Une lutte qui devait aboutir à d'immenses changements sociologico-moraux.

La vision catastrophico-apocalyptique n'est pas un phénomène rare dans la littérature de la fin du XIX^e et de la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Différents facteurs l'ont déterminée. L'angoisse provoquée par les mouvements sociaux prenant une ampleur de plus en plus grande – et le mouvement féministe, dans le cadre de la lutte pour la libération de l'homme en général, y avait aussi sa part – était l'un des facteurs les plus importants. C'était la crainte de la révolution, du renversement de fond en comble du régime en

²¹ M. Komornicka, *Andronice*, [dans:] *Baśnie. Psalmodie (Contes. Psalmodies)*, Warszawa 1900, p. 29. Un abondant matériau à l'appui de ma thèse se trouve dans le livre de M. Praz, *La carne, la morte e il diavolo nella letteratura romantica*, Roma 1930. Praz attire entre autres l'attention sur le fait que, dans la première moitié du XIX^e siècle, il est question de l'homme fatal et de la victime-femme; dans la seconde moitié du siècle, la situation est inverse. L'homme qui, tout d'abord, inclinait pour le sadisme, penche vers la fin du siècle vers le masochisme.

²² J. Hulewicz, *Sprawa wyższego wykształcenia kobiet w Polsce w wieku XIX (La Question de l'instruction supérieure des femmes en Pologne au XIX^e siècle)*, Kraków 1939.

place, des conséquences inconnues qui en découleraient dans le domaine de la culture, et également la crainte des transformations sociologiques et des moeurs.

La vision apocalyptique de la femme dans la littérature de la fin du XIX^e siècle et de la charnière des XIX^e et XX^e siècles, est donc un menu fragment d'un grand symbole: la vision apocalyptique du monde. Symbole où convergent toutes les inquiétudes de la fin du siècle, attachées au pressentiment de la menace pesant sur les valeurs jusque-là reconnues.

*

* *

L'une des conquêtes les plus importantes de la femme au résultat du mouvement d'émancipation était le changement, lent mais visible, du mode de pensée sur elle. Même les ennemis déterminés des femmes commencent à réviser leur point de vue, ils commencent même à rechercher la cause du mal en l'homme. Surtout dans les rapports de famille et de moeurs créés par la société et fondés sur l'hégémonie de l'homme.

Le problème du mariage et de la famille devient en ce temps le point central de l'intérêt des sociologues: on voit paraître un grand nombre d'études sur ce problème. Extrêmement importants ont apparu être les résultats des recherches et les conceptions des anthropologues de la culture, surtout Lewis H. Morgan. On a rappelé l'existence d'une entière liberté sexuelle des femmes dans la famille «pounouala», on diffusait la théorie sur l'existence du matriarcat. D'après Engels, l'abolition du droit maternel équivalait à «un désastre historique mondial du genre féminin»; l'homme a pris en main les rênes de la maison, la femme est devenue son esclave — sous tous les rapports²³. En marge de ces gloses d'Engels à Morgan, le sociologue polonais Ludwik Krzywicki écrivait:

Et la monogamie est restée telle jusqu'à ce jour; le mariage est toujours une affaire conventionnelle, ayant généralement très peu de commun avec le sentiment de l'amour, et la famille repose sur les droits d'un sexe foulés aux pieds par l'autre.

²³ F. Engels, *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staats. Im Anschluss an Lewis H. Morgans Forschungen*, Stuttgart 1892, p. 42.

L'homme s'arroge le droit au dévergondage sexuel, mais il a chargé son épouse de l'obligation de lui rester fidèle. Toutefois une révolution menace cet état de choses – grâce au développement des rapports économiques²⁴.

La critique de l'institution du mariage de ce temps se répète souvent; dans des versions différentes. La plus importante semble être la conception de Lev Tolstoï. La plus importante parce que sa critique a eu une résonance aussi forte que la critique des anthropologues de la culture ou des sociologues. Tolstoï se prononçait en moraliste:

On émancipe la femme, on lui donne des droits égaux à ceux de l'homme, mais on ne l'envisage pas moins comme un objet de volupté [...] Elle demeure ainsi dans l'humiliation de l'esclavage et l'homme est toujours le même maître, aussi peu moral, aussi débauché. Il faudrait, pour abolir cet esclavage, que l'opinion publique stigmatisât comme une honte l'idée de ne voir dans la femme qu'un objet de plaisir²⁵.

Les exigences de Tolstoï au nom de «l'idéal du bien auquel on accède par la tempérance et la pureté» étaient absolument outrées: il avait poussé à bout la conclusion découlant des idées de Schopenhauer sur le *Geschlechtsliebe*, ce qui lui était d'autant plus facile de faire qu'il doutait en l'utilité de conserver l'espèce²⁶. Dans une version plus modérée – le postulat tolstoïen du renoncement total se muait en postulat de tempérance avant le mariage étendue à l'homme et de monogamie de fait après le mariage (Björnson, prof. Heim en Suisse, nombreuses sociétés de tempérance; en Pologne – „Eleusis” de Lutosławski).

²⁴ Lud. Krz. [L. Krzywicki], *Objaśnienie i dopełnienie Marksa – Engelsa (Explication et supplément à Marx – Engels)*, [dans:] L. H. Morgan, *Spoleczeństwo pierwotne, czyli badanie kolei ludzkiego postępu od dzikości przez barbarzyństwo do cywilizacji*, trad. polonaise de A. B., Warszawa 1887, p. 610 – 611.

²⁵ Tolstoï, *op. cit.*, p. 98.

²⁶ Cf. sur ce sujet les amples développements dans la *Sonate à Kreutzer*. Weininger adopte une position analogue dans le livre cité ci-dessus. De même dans la littérature polonaise, on reconnaissait – en se fondant évidemment sur Tolstoï – que les femmes avaient raison de «tendre sciemment à la libération physiologique et psychique», à se libérer de la fonction d'«émissaire mystérieuse de la nature» (Wolski, *op. cit.*, p. 36 – 38). Contre cette manière de résoudre la question féminine se sont dressées... les représentantes elles-mêmes du sexe faible. I. Moszczeńska rappelait que le mouvement féministe n'avait jamais formulé des revendications opposées au droit de l'existence de l'espèce (*Tragizm kobiecości – Le Tragique de la féminité* – „Głos”, 1900, n° 15).

Ceci cependant ne semble pas le plus important. La critique des rapports de famille et des moeurs, faite du point de vue de l'éthique, a apporté d'autres résultats importants. Reconnaisant sa faute dans le mode jusque-là en vigueur de façonner le modèle de la femme, on entreprit d'y introduire des changements. Il y allait d'obtenir un partenaire d'égal à égal.

Faire de la femme un homme, la traiter comme un homme. Ce mot d'ordre a été lancé par les meilleurs écrivains de l'époque et Henri Ibsen devint un modèle. Même les misogynes les plus endurcis (et Tolstoï en était bien), ennemis du type de femme jusque-là en vigueur, assument cet aspect humanitaire du féminisme. Auguste Strindberg écrivait par exemple comme suit :

[...] j'ai montré que, dans les conditions actuelles, la femme devient souvent (pas toujours), par l'éducation, quelque chose de sot; je n'ai pas attaqué la femme mais – et je vous demande d'écrire ça avec des majuscules – les Rapports Actuels.

Dans l'introduction du volume de ses récits, intitulé *Heiraten*, il présente de la façon suivante ses héros :

[Les femmes] ne seront pas ici consommées à la légère, avec, en guise d'adoucissement, de la bienveillance et un tant soit peu de reconnaissance, comme des poupées, des bibelots ou de petits animaux amusants.

[L'homme], poursuivant incessamment son illusion, croit fanatiquement en l'existence de l'homme dans la femme²⁷.

Mériter le nom d'homme – c'est ainsi que les représentantes du camp adverse ont relevé ce mot d'ordre. Les femmes de lettres ont renoué avec l'idéal ibsénien de la femme étrangère à tout compromis. Elles combattaient le sentimentalisme outré, stigmatisaient les demoiselles à marier sottes, se livrant aux flirts, ou les charmantes trompeuses matrimoniales. Les militantes veillaient que le chemin de la liberté n'aboutisse pas à l'ornière; on ne voulait pas prendre exemple sur la famille «pounouala».

Le postulat de l'émancipation ce n'est absolument ni le soi-disant amour libre ni le mépris de ce sentiment, mais une manière de le porter à un niveau plus élevé d'intellectualisation et une pureté de moeurs et une fidélité égales des conjoints.

²⁷ A. Strindberg, *Nachwort des Dichters*, [dans:] *Heiraten*, übertragen von E. Schering, München 1931, pp. 335–336, 80.

Le rapport de l'homme et de la femme, fondé sur le respect mutuel et une valeur égale, engendrera pour eux surtout des droits égaux.

C'est ainsi qu'écrivaient des militantes connues: Kuczalska-Reinschmit et Cecylia Walewska²⁸.

La position éthique a donc conduit les deux camps à quelque chose comme une réforme. Les camps réformés étaient dans une mesure beaucoup plus grande enclins à tenter une réconciliation réciproque. A la place de la «lutte des sexes» à la mode a été avancée l'idée de l'homme nouveau tout simplement. L'idée d'humanité nouvelle, où trouvera place une coexistence dans la concorde – ou pour employer un terme dont on a parfois abusé mais qui est nécessaire ici – la *coincidentia oppositorum*. Un modèle correspondant à cette fois-ci aussi été suggéré par la tradition mythologico-symbolique.

Voyons quelle issue à cette situation propose Otto Weininger qui s'occupait en détail du problème de la «lutte des sexes» et de l'émancipation:

On ne verra pas plutôt la vérité qu'à partir du moment où des deux surgira un seul, de l'homme et de la femme un troisième qui ne sera ni homme ni femme (p. 454).

C'est ainsi qu'écrit le publiciste. Dans la langue littéraire ceci sonne quelque peu autrement:

Oui! Lui et elle devaient retourner dans le sein commun pour se fondre en un même brasier, en un seul soleil sacré.

Là s'accomplira le miracle, le grand miracle pas de ce monde: il sera un et indivisible,

il sera Dieu, l'unité englobante, de nouveau Dieu qui, sur cette terre, s'était brisé en morceaux et parcelles, –

des mystères inconcevables lui seront découverts, toutes les finalités et les causes de l'existence se résoudreont, –

et il régnera sur toute terre et toute créature.

Lui – Elle.

Amen.

La citation est prise dans l'oeuvre de Stanisław Przybyszewski *Androgyne* (p. 80). Ce titre justement désigne le symbole de la vraie

²⁸ P. Kuczalska-Reinschmit, *Emancypacja a miłość (L'Emancipation et l'amour)*, „Ogniwo”, 1904, n° 48; C. W. [C. Walewska], *Krok wstecz pod płaszczykiem postępu (Un pas en arrière sous le couvert du progrès)*, „Wędrowiec”, 1905, n° 15.

réconciliation dans la *coincidentia oppositorum*. Ce symbole c'est l'androgyne. Androgyne – symbole de l'homme parfait, pleinement intégré.

Le discours d'Aristophane du *Banquet* de Platon sur les deux moitiés humaines qui se recherchent éternellement, est la version la plus populaire du mythe de l'androgyne²⁹. Avec cette idée de l'homme parfait ont renoué dans des temps plus modernes les romantiques allemands et polonais. Friedrich Schlegel (*Über die Diotima*) critiquait la mise en valeur exclusivement du caractère féminin ou masculin, auquel on parvient par l'éducation et les moeurs. Le but auquel devrait tendre le genre humain c'est, selon lui, la réintégration graduelle des sexes, jusqu'à l'accession à l'état androgyne. Le nombre pythagoréen d'«unité» est attribué par Juliusz Słowacki, dans *List do Rembowskiego (Lettre à Rembowski)*, aux premiers parents; sur ce chiffre l'humanité achèvera un jour son oeuvre sur ce globe. Chez la plupart des tenants de la théorie de l'androgyne³⁰, par exemple chez Jacob Boehme ou chez notre Przybyszewski, cette intégration avait existé à l'origine et vers elle tend l'évolution de l'humanité.

Balzac était prisé par les écrivains français de la fin du XIX^e siècle principalement pour son roman *Séraphita*, dont l'idée de l'homme-androgyne parfait avait d'ailleurs été puisée dans les écrits de Swedenborg. Du problème de l'androgyne s'était occupé J. S. Péladan, mais aussi Swinburne, Gide, Beardsley et d'autres³¹. Ne multiplions pas les exemples. L'on connaît en effet généralement le motif de l'anamnèse, typique surtout de la poésie de la fin du XIX^e siècle, lié à l'androgynie: la nostalgie de la femme qui pointe à peine dans la mémoire, connue autrefois dans la «pré-unité».

Aux partisans de l'interprétation exclusivement idéaliste de l'idée de l'androgyne en tant que nostalgie de la synthèse perdue, du Chaos inidentifiable précédant la Création, il convient de rappeler

²⁹ Avec cette version renouent les «androgynistes» polonais: Przybyszewski, Miciński et d'autres. S. Przybyszewski écrit littéralement dans *Requiem aeternam*: «Toi, la moitié perdue, détachée» (*Requiem aeternam. Trzecia księga Pentateuchu – Troisième livre du Pentateuque – Lwow 1904, p. 25*).

³⁰ On en trouvera une liste dans le livre de M. Eliade, *Méphisophélès et l'Androgyne*, Paris 1962.

³¹ Cf. Praz, *op. cit.*, sur l'intérêt, devenu une obsession, porté vers la fin du XIX^e siècle au type d'androgyne.

qu'il y avait eu dans l'histoire de l'androgynie des tentatives de le rapprocher de la vie quotidienne. Ainsi par exemple pour Franz von Baader, qui se fondait sur la théorie de Jacob Boehme, cette synthèse, la restitution de l'image céleste ou angélique de l'homme, doit s'accomplir dans... le mariage.

Comme s'il renouait avec von Baader, le jeune *dozent* du récit de Strindberg *Gorinna* (dans *Heiraten*) expose la théorie suivante:

Je veux dire que la nouvelle réalité qui découlera de l'institution du mariage sera un conglomérat de l'homme et de la femme: nouvelle réalité dans laquelle ils renonceront à leur personnalité; unité dans la multiplicité; pour employer un terme connu: homme-femme (p. 259).

Antoni Lange, le chercheur de l'harmonie des paradis perdus, considérait que la liaison moderne de l'homme et de la femme a lieu quand «en commun et dans une égale mesure ils recherchent l'harmonie». De même Kuczalska-Reinschmit revendiquait l'harmonie d'idées et de sentiments³².

C'est d'une manière absolument réelle que Jerzy Boreński s'imagine l'union de l'homme et de la femme dans le drame de J. A. Kisielewski *W sieci*. Boreński prise le talent de peintre de Julia, il désire qu'elle fasse carrière, il désire voir en elle «l'Homme». Au type en ce temps prédominant de mariage fondé sur une transaction commerciale, avec les tromperies réciproques inévitables qui en sont la conséquence, il oppose le nouveau type de liaison entre lui et elle, égaux entre eux, dignes de soi, ayant des intérêts semblables:

Nous ensemble [...] c'est nous pénétrer réciproquement des accords de pensées et de sentiments [...] un *sursum corda* – un *sanctus sanctus* des âmes [...] la bi-unité... (p. 401)

(Ajoutons en marge que dans les oeuvres de Strindberg comme dans celles de Kisielewski – et chez tous deux pour des raisons différentes – cette bi-unité rêvée ne s'est pas réalisée. C'est que l'androgynie était l'idéal de l'homme... de l'avenir.)

Du fait de la montée du mouvement féministe, le mariage était une institution particulièrement menacée. Comme nous l'avons dit, même les antiféministes invétérés se rendaient compte de la nécessité de réformer cette institution. Rien d'étonnant de ce fait que l'on

³² A. Lange, *Studia z literatury francuskiej (Etudes sur la littérature française)*, Lwow 1897, p. 111; Kuczalska-Reinschmit, *op. cit.*

situait souvent sur ce terrain justement les tentatives de réconciliation des éléments en querelle.

Il faut toutefois se souvenir qu'il s'agissait là d'un problème plus large. Non seulement du mariage. De l'idée d'intégration, de l'idée de coexistence harmonieuse des représentants des deux sexes. Les historiens du mouvement féministe savent bien avec combien de résistances se réalisait cette idée, et cela par la faute des deux parties, avec quelle lenteur changeait le modèle de comportement dans la rue, au magasin, au café ou dans la salle de cours universitaire, avant que l'on ne fût parvenu à l'état actuel.

La «bi-unité», «l'homme-femme», «l'androgyne» — ce symbole de l'homme idéal de l'avenir, symbole d'harmonie et de réconciliation, est — selon l'auteur de cette esquisse — un contrepoids au symbole Salomé-mante-démon-vampire. Le mouvement d'émancipation des femmes provoquait en effet non seulement l'angoisse de voir changé le modèle social et moral en place. Il stimulait aussi des tentatives d'adaptation à ces transformations, lentes mais s'accomplissant constamment et inévitablement.

Le sentiment de menace, les éléments de destruction, le catastrophisme, ce climat de la fin du XIX^e siècle a trouvé son expression dans la symbolique apocalyptique où la femme-bête a sa part peu négligeable. Les sentiments opposés: aspiration à la concorde, à l'unité et à l'harmonie, cherchaient à s'exprimer dans la symbolique de la synthèse réitérée. Après le paradis perdu — l'androgyne devient dans ce contexte le symbole le plus important.

Trad. par *Lucjan Grobelak*